

XYZ. La revue de la nouvelle

Plaisir de lire

Vincent Sicotte



Number 51, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4600ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sicotte, V. (1997). Plaisir de lire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 7–13.

Plaisir de lire

Vincent Sicotte

Dans le taxi, ils devisaient de littérature, récentes parutions et classiques incontournables mélangés. Chacun s'étonnait à part soi de l'érudition de l'autre, et bientôt la séduction et l'amour-propre se livraient bataille, toutes références permises. Leurs propos livresques au moins atténuaient leur gêne, mais en même temps entravaient cette transition que A. souhaitait amorcer, vers des instincts moins haut placés. Feignant l'épuisement des titres, il évoqua plaisamment leur situation, assez inhabituelle : s'étant rencontrés dans une librairie, ils avaient engagé une conversation devenue rapidement passionnée, qui s'était prolongée dans la rue, après la fermeture.

En conclusion, il s'approcha tout à coup de B. et l'embrassa dans le cou, en lui prenant un peu brusquement le sein. Avant de s'abandonner, elle avait croisé dans le rétroviseur le regard oblique du chauffeur.

Le couple nu était maintenant sur le futon, chez A. ; elle était sur lui, le torse à la verticale ; ils faisaient l'amour en se chuchotant :

— Tous ces livres... incroyable ! dit B. en regardant autour d'elle les rayonnages chargés.

— C'est une drogue. Et ce n'est pas suffisant de les piquer, il faut que je les lise en plus, répondit-il en haletant.

Appuyée sur ses bras tendus, ses longs cheveux noirs balayant doucement le visage de son partenaire, elle pouvait lire des feuilles volantes manuscrites, accrochées sur le mur au-dessus du lit, tout en jouant du bassin, selon l'usage.

— Oh ! c'est de toi ? « Pures pluies, femmes attendues / La face que vous essuyez, / de verre voué aux tourments, / est la face du révolté¹... »

Cette récitation où, en contrepoint de sa propre jouissance, les soupirs d'une femme qu'il faisait jouir allongeaient les vers scintillants de son poète préféré, fut pour A. une expérience littéraire inoubliable.



Une semaine plus tard, elle sonnait à sa porte. Ils se retrouvèrent ensemble sur le lit en moins de temps qu'il ne faut pour sauter une préface.

Pendant qu'elle lui déboutonnait la chemise en lui mordillant l'oreille, elle chuchota : « On dirait qu'il y a encore plus de livres que la dernière fois, ici. » Puis elle déboucla sa ceinture, en posant ses lèvres sur le renflement que faisait son érection. À ce moment, il prit un livre sur sa table de chevet.

— Non mais, je te dérange ? dit-elle avec étonnement.

— Non, non ! euh... je voulais juste... Ah ! laisse... balbutia-t-il, en reposant son livre.

Un peu plus tard, ils étaient allongés sur le côté, A. la pénétrait par l'arrière, lentement. Sans qu'elle s'en aperçût, il étira son bras derrière lui et reprit le livre. Ainsi, au rythme de son va-et-vient, il lui fit la lecture. Un fin sourire plissa sa bouche entrouverte, mais elle garda les yeux fermés. Au bout de quelques pages, elle jouit.

Quelques minutes après, pendant qu'il continuait sa lecture à haute voix, elle s'alluma une cigarette pour apaiser son irritation naissante.

— T'es vraiment bizarre, toi ! dit-elle brusquement en se levant vers la salle de bain.

1. Le poète préféré de A. est René Char.

Lorsqu'elle revint s'étendre à côté de A., il était plongé dans son livre. Elle le lui arracha des mains et s'écria : « Suffit ! » Le livre fit en atterrissant un bruit étouffé.

Il bafouilla une explication sur ses habitudes excentriques de lecture. Il n'y avait pas lieu de s'alarmer, elle allait s'habituer, tout cela n'étant somme toute qu'une question de degré :

— On a tous besoin de lire, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton rassurant. Simplement penser à ces gens qui passent plusieurs heures sans lire me donne des frissons dans le dos, ajouta-t-il avec un rire forcé.

B., la tête sur son épaule, ressentait envers cet homme singulier une indifférence croissante et s'éloignait déjà de lui en pensée. A. lui tortillait les cheveux en parlant, et jetait des regards furtifs et nerveux sur son livre écrasé sur le plancher.



« A. poussa la porte de sortie du métro. Il y avait peu de monde en vue en cet après-midi d'automne. Ils étaient probablement tous au "bureau", ce fameux bureau ! Il sourit et se dirigea vers le café où il avait rendez-vous, en parcourant les gros titres de son journal. »

Longtemps A. avait pris plaisir à se narrer ainsi les petites aventures de son quotidien, mais ce curieux monologue maintenant était machinal. D'autant plus qu'il lui était indifférent qu'on levât la tête sur son passage pour l'entendre dire, par exemple : « L'homme au paletot beige leva la tête vers A. qui parlait tout seul. »

Il arriva au café et aperçut en entrant son ami C. qui l'attendait. Ils se firent signe, et A. se dirigea vers sa table en passant près du bar.

— Un double, et bien tassé ! dit-il en pointant la table de son ami.

— Eh quoi ! lui dit son ami lorsqu'il s'assit devant lui, tu es comme ça, tout nu, sans livre ?

— Incroyable, n'est-ce pas ! Je dois couvrir quelque chose. Heureusement, j'ai trouvé le journal dans un kiosque, à la sortie du métro. Mais durant le trajet, je devenais fou... Et ce machin qui passe des messages : c'est d'une lenteur ! d'une nullité ! J'essayais de regarder ailleurs, mais c'est arrangé, hein, tu penses : partout dans les vitres, sur les portes on voit une réflexion. À un moment, je n'en pouvais plus, je me suis levé en criant. T'imagines si les gens me regardaient !

A. gesticulait tant qu'il faillit frapper le serveur lorsqu'il arriva avec son café. C. l'observait payer, troublé : il n'avait jamais vu son ami si fébrile, ni ses tics si violents : il se lissait le toupet continuellement, fronçait le nez, se frottait les yeux.

— Ah ! brûlant comme je l'aime ! Tu sais que Beethoven en prenait des dizaines comme ça, bouillants et très forts. Ça ne te dérange pas si je lis un peu ? dit-il d'une traite en ouvrant son journal.

Bien que depuis quelques semaines l'état de A. évoluait sensiblement vers le pire, sa manie n'avait jamais sérieusement inquiété C., de lire en tout lieu, en tout temps des canards à potins, des romans de gare érotico-jetables, vieux almanachs, annuaires et dictionnaires, des chrestomathies sur papier bible comme les plus récents succès de librairie. Jusqu'à aujourd'hui.

— Dis donc, ça ne va pas fort, toi.

— Ah ! ne m'en parle pas ! Et là encore, ce n'est rien... tu devrais voir quand j'ai des tremblements. C'est assez récent. Et quand ça commence, c'est parti pour un bout ! dit-il en agitant la main. Et le pire — c'est un peu affolant ! —, c'est que ça n'arrête plus simplement comme avant, en lisant n'importe quoi : je dois trouver... un texte qui convienne.

— Tu devrais consulter un médecin.

— Tu crois ? Ah merde ! pourtant... Ah ! s'ils pouvaient me débrancher, me débarrasser de ce foutu corps, c'est pas moi qui me plaindrais. Eh ! imagine : le cerveau dans le formol, avec des machins branchés dedans qui te font la lecture. Génial ! Et puis dans les descriptions, le nerf optique serait stimulé... Ah ! *Le*

parfum, senti! Ça, ça serait de la lecture! Ou bien: *Ulysse*, oui! *Ulysse* lu de l'intérieur! les monologues et tout! aaah... Oui, après ta mort, juste avant en fait, on te prend le cerveau et plouf! dans le pot à cornichons, on te branche ton livre préféré, et hop! c'est parti pour l'éternité!



— Des fous, je te dis! c'est eux qu'on devrait enfermer. Oh, tout d'abord, tu ne te méfies pas, évidemment. On est gentil avec toi, courtois. Oui monsieur, bien monsieur. Les salamalecs n'arrêtent pas: on se croirait à l'hôtel. Ah! l'Hôtel Terminal, ça c'est sûr! Et puis, peu à peu, ça se corse: « Observation préventive », qu'ils m'ont dit. Bon, que je dis, allons observer. Eh bien! je te le donne en mille: il ne manquait que la camisole de force! « Troubles nerveux », « hyperactivité rétinienne »... je comprends le latin, moi? Une grande pièce aux murs blancs, pas capitonnés mais presque, sans un meuble. Des grands murs blancs comme du papier vierge, que je me suis dit. Et l'angoisse de la page blanche, y ont-ils pensé? Maison de repos, tu parles! Bon, ça va, c'est pour te calmer un moment, que je me suis dit: dans dix minutes je sors prendre l'air. À un moment, je cogne au carreau: « Ta gueule, Shakespeare! », me hurle un type en sarrau blanc. Aïe! J'y suis, j'y reste. Et ça faisait bien une demi-heure que je n'avais rien lu: je sentais venir la tremblote, moi. Mais va expliquer ça au gorille...

C., ébahi, resta muet pendant que A. lisait quelques lignes de son livre, à l'endroit où il avait laissé son index durant sa tirade. Il but une gorgée de bière, puis reprit:

— Ah oui! j'étais en sueur, je commençais à tourner en rond! Ils m'ont certainement oublié, que je me disais. À ce moment, mon cou devient raide, j'ai des élancements dans la nuque, et ça monte jusqu'aux tempes. Mon pouls s'accélère, je suis essoufflé, je me mets à tousser, j'ai froid, je grelotte mais je sue encore plus! Ça commence à devenir moins drôle: je hurle,

je martèle la porte. Une douleur atroce à la nuque me saisit. Ma chemise est trempée, je me sens comme un animal en cage. Mais à ce moment, alors que je me croyais enfermé à perpète, deux gorilles entrent dans mon cube avec l'air de vouloir me tabasser. Je suis brisé, je me laisse empoigner. Et à ce moment, tu n'imagineras pas ! un troisième chimpanzé entre, livre à la main, et me le tient à hauteur du visage, pendant que les deux autres me coincent comme un étau : je ne me suis pas fait prier, tu crois bien, j'ai englouti quelques paragraphes en diagonale. Ensuite, mon état s'est amélioré, mon pouls a ralenti, j'ai pu lire normalement : un bouquin de médecine ! Je reprends du poil de la bête en lisant ce bouquin, faut dire que j'étais vraiment en manque. Là je regarde le type qui me tient le livre, je suis son regard vers le haut, dans le coin de la pièce : une caméra ! Ah ! les salauds ! Un rat de laboratoire, voilà ce que je suis ! Ils m'observent, ils me testent : « Regardez, cher confrère, comme c'est intéressant ! Oh ! le beau cas, collègue ! » Vlan ! dans les bijoux ! Ah ! son visage ! J'ai eu mal pour lui. Les deux costauds se précipitent sur le troisième plié en deux. Du coup je me dégage, saisis le bouquin et m'enfuis en courant par la porte restée ouverte. Adieu veau vache cochon, je n'ai même pas salué la secrétaire ! Ouf ! quelle histoire ! Tes conseils, la prochaine fois... Dis ! Il faut que je te montre mes nouveaux tatouages !



— Oh ! quels emmerdements, monsieur ! Et toutes ces questions : « Pourquoi avoir attendu près de vingt-quatre heures ? », etc., etc. Heureusement, vu mon âge, il n'ont pas insisté. Mais c'est facile à dire après, n'est-ce pas, une fois qu'on a défoncé, qu'on sait ! Et quel désordre, à l'intérieur ! Sauf votre respect, monsieur, mes sincères condoléances, en passant, vous étiez un proche ? À l'intérieur, des livres partout, pêle-mêle sur le plancher, ouverts, fermés, empilés : je n'en avais jamais vu autant ! Je savais que monsieur votre ami était bibliophile, mais

à ce point ! Bizarrement, les étagères étaient presque toutes vides, comme si on avait cherché quelque chose dans ces livres : de l'argent ? de la drogue ? Moi, je ne sais rien, monsieur, je ne vois jamais rien. Des centaines de livres éparpillés, certains déchirés : on aurait dit qu'il y avait eu de la bagarre. C'est ce que je leur ai dit d'ailleurs, aux policiers, que j'avais entendu des coups, des bruits de vitre cassée. Mais là, un silence de mort — oh ! pardon, monsieur, pardonnez-moi ! je suis désolé... Il y avait deux policiers avec moi, personne ne disait un mot. Alors nous sommes entrés, eux en premier, en appelant, mais en vain. Le fouillis était indescriptible, on devait marcher sur des livres, des feuilles. Nous avons continué à avancer, vers le salon : c'est là qu'il était, le pauvre : étendu par terre, la chemise déchirée. Il était affreusement crispé, parmi les feuilles déchirées. En s'approchant de plus près, on pouvait distinguer — c'est la chose la plus étrange que j'aie vue — on pouvait distinguer sur la peau blême de son dos, d'une blancheur de cadavre, des mots — ah ! monsieur ! — des mots tatoués, des phrases, des paragraphes complets gravés sur sa peau ! J'étais à deux mètres, et même avec ma vue, ces mots, ces phrases, ces paragraphes sur sa peau blême, blanche... — j'en frissonne encore ! monsieur ! on aurait dit la page d'un livre !

C. réconforta le vieil homme lui-même pâle, fortement secoué, qui continua comme en transe :

— Les policiers paraissent aussi interloqués que moi. Je m'approche plus près encore, pour mieux voir. Ça ne sent rien, heureusement. Il a les cheveux tout ébouriffés, la bouche et les yeux grand ouverts en une grimace horrible, comme s'il avait souffert... sa chemise est en lambeaux... et sa peau... c'est effrayant ! la peau de son dos a un aspect... captivant. J'ai le visage dessus : sa peau est desséchée, racornie et craquelée... des petites rides, partout, des nervures sous les mots, en tout sens. Comme du papier qu'on aurait froissé, monsieur.